



HAL
open science

Récits de vie et remaniements identitaires

Roselyne Orofiamma

► **To cite this version:**

Roselyne Orofiamma. Récits de vie et remaniements identitaires. *Éducation permanente*, 1996, Formation et dynamiques identitaires, n° 128, pp. 165-175. hal-02279752

HAL Id: hal-02279752

<https://cnam.hal.science/hal-02279752v1>

Submitted on 5 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Récits de vie et remaniements identitaires

L'histoire d'Édouard, tenir son rang...

Édouard a tout juste quarante ans. Il descend d'une famille d'aristocrates. Quand il fait le récit de sa vie, celle qui le mène vers de nouvelles perspectives professionnelles, c'est avec beaucoup de sensibilité. Les détours et les impasses, les ruptures et les souffrances ne sont pas éludés. Un récit très attachant par l'expression d'authenticité qui s'en dégage.

Il fait partie de cette noblesse qui a connu un long déclin. Au fil des générations, la fortune de sa famille et les propriétés qu'elle possédait ont été progressivement entamées, au point de lui faire dire que son histoire familiale est « une histoire de patrimoine perdu ». La rupture dans le statut social de la lignée maternelle est clairement signifiée au moment où sa « grand-mère passe du château, à la ferme du château ».

Le récit de vie qu'il présente est produit dans le cadre d'un séminaire d'implication et de recherche portant sur le positionnement professionnel. Ce séminaire s'inscrit dans le programme d'une formation universitaire à laquelle Édouard participe, préparant aux fonctions de consultant et sanctionnée par un diplôme. Comme à chacun des participants, nous lui proposons d'élaborer un support représentant sa trajectoire socioprofessionnelle, à l'intersection de deux lignes qui indiquent les caractéristiques sociologiques essentielles des deux branches, maternelle et paternelle, de la famille. Il s'agit ensuite d'en exposer le déroulement. Puis un temps d'analyse a lieu, conduit par les animateurs qui sollicitent la production collective d'hypothèses au sein du groupe. L'objectif poursuivi est de mieux identifier les choix qui conduisent au nouveau projet profes-

sionnel. Comment ces choix se sont-ils construits dans l'histoire de chacun ? À quelles influences en termes de valeurs ou de croyances, à quelles appartenances sociales et idéologiques renvoient-ils ? En quoi les statuts professionnels antérieurs ou le projet actuel s'inscrivent-ils dans le prolongement ou dans la rupture avec le passé ?

Édouard décrit son cheminement dans la vie comme une série d'orientations malheureuses. Son désir de devenir médecin est contrarié par son père et interrompu par un échec à un concours décisif qu'il interprète comme un acte par lequel il s'est lui-même sabordé. Il semble bien qu'ainsi il n'ait pu se dégager du désir paternel. Il sombre aussitôt après dans une phase de dépression. Il lui semble ne jamais avoir choisi ensuite réellement d'orientation. Il exerce successivement les fonctions de chargé de relations publiques, puis celles de professeur d'histoire-géographie, « sans trop savoir pourquoi ». Il a voulu ensuite devenir comédien, a suivi une formation d'acteur, mais occupe un emploi d'animateur et de guide touristique, avant de se retrouver au chômage. Chaque fois il abandonnera la voie sur laquelle il s'est engagé. Après cette longue période de flottement, il reconnaît qu'il lui faut encore trouver son chemin. « J'ai réalisé à quarante ans... que je devais travailler. »

L'élaboration réalisée à partir de sa trajectoire socioprofessionnelle lui a permis de mettre en évidence un facteur qu'il avait jusque-là occulté. S'il ne s'est confronté que tardivement au problème du travail, c'est aussi qu'il a reçu « une injonction de classe ». Cette interprétation qu'il fournit lui-même après coup s'appuie sur des éléments contenus dans son récit de vie. Il avait toujours vu ses parents vivre de rentes, non pas acheter des biens, mais vendre les propriétés du patrimoine pour subvenir à leurs besoins. Ainsi, le modèle transmis n'imposait pas la nécessité de travailler, mais plutôt celle de se cultiver, de voyager et de réaliser de bonnes œuvres. Édouard cite le cas de sa marraine — qui semble avoir été une figure d'identification, par le désir d'émancipation et d'autonomie dont elle était porteuse — à qui la famille avait interdit de travailler. L'emploi qui suppose de toucher un salaire était associé à l'idée de perdre son rang, d'être déclassé, de ne plus pouvoir bénéficier des égards dus. Il estime pour sa part ne jamais avoir été en relation avec des travailleurs, seulement avec des usagers, puis des adolescents dans l'enseignement, ou encore avec des personnes en vacances dans le secteur du tourisme, et pour finir avec des demandeurs d'emploi.

Comme il était le seul héritier de la famille, il s'entendait dire : « Tout ce qu'on a sera pour toi », et en même temps : « L'argent, il faut le mériter ». De fait, des circonstances diverses ont abouti à rendre chaque fois les héritages inaccessibles. Ce « prince héritier », à qui ses parents ont donné à dessein le nom d'un prince « de sang », semble bel et bien avoir été déchu de ses titres, de ses propriétés, de ses biens et sans doute aussi de ses rêves, à un moment de sa vie.

Questionnements et perplexités autour de l'identité

Dans la pratique des séminaires de formation qui font appel aux récits de vie, la question de l'identité est d'emblée présente. Le parcours biographique

n'est-il pas, par définition, l'identité en actes ? Les trajectoires individuelles y sont étudiées à travers les rapports d'influence qui s'établissent entre les facteurs d'ordre sociologique et historique, familial et affectif, pour rendre compte de l'évolution personnelle. L'approche mise en œuvre¹ cherche à repérer l'articulation entre les déterminants sociaux, culturels et idéologiques, qui pèsent sur les destins individuels, les mécanismes de reproduction sociale, les ruptures et les conflits psychologiques qui les accompagnent.

Considérer que le travail qui s'y déploie participe de la construction identitaire du sujet relève de l'évidence. Mais pouvons-nous nous satisfaire de cette affirmation par trop évidente, à la fois vide ou trop chargée de sens, pour nous aider à penser notre pratique ? Cette question délicate pourrait être encore plus préoccupante si elle n'exprimait une difficulté théorique inhérente à la notion d'identité, et qui a déjà été soulignée. Elle « revêt une sorte d'évidence, remarque également Edmond Marc Lipiansky. Elle renvoie au sentiment fondamental ("je suis moi") sur lequel est construit tout notre rapport au monde. Et, comme souvent dans les sciences humaines, cette évidence de l'expérience commune constitue un obstacle épistémique à son élaboration théorique. C'est pourquoi son usage est en même temps très répandu [...] et souvent très flou et peu consistant » (Lipiansky, 1995, pp. 21-34).

Pour avoir déjà tenté, sans parvenir à un résultat satisfaisant, d'articuler quelques éléments de problématique formulés autour de l'identité avec des processus de formation, un abîme de perplexité s'ouvre à nouveau devant nous. La question demeure entière : en quoi cette notion d'identité, par trop insaisissable et en même temps incontournable, peut-elle être pertinente pour rendre compte de pratiques de formation autour de l'analyse des trajectoires individuelles ? Quels processus spécifiques permet-elle d'éclairer ? Comment est-elle mobilisée dans ce type de démarche qui fait appel à l'approche biographique et qui s'inscrit dans le champ de la sociologie clinique ?

Laissons pour l'instant ces questions en suspens. Et décidons provisoirement de désigner les processus identitaires en jeu dans les démarches de formation qui ont recours à l'histoire de vie, comme des remaniements de l'identité dont les contours restent à définir. Notre perspective consiste à interroger la pratique des histoires de vie en groupe comme un dispositif de formation dont les objectifs, les supports et les modalités d'analyse mis en œuvre contribuent à ces remaniements. L'approche des dynamiques identitaires intervient sur deux registres : d'une part pour caractériser des processus de changements individuels observés à l'occasion de la formation ; d'autre part pour analyser les matériaux de biographies personnelles, repérer les enjeux identitaires dans les trajectoires sociales et professionnelles étudiées. Dans l'analyse clinique du récit sur lequel nous nous appuyerons, ces deux niveaux qui font appel à la notion d'identité ne seront pas traités séparément.

1. La réflexion développée dans cet article s'appuie sur notre pratique de conduite des séminaires (notamment à l'université de Paris 7) dont la démarche se réfère à la problématique « Roman familial et trajectoire sociale », définie à l'origine par Michel Bonetti, Jean Fraisse et Vincent de Gaulejac.

Une dynamique contradictoire entre héritages, images identitaires multiples et sentiment d'être

La construction de l'identité s'opère dès l'origine de la vie, « et même avant dans l'imaginaire des parents » (Camilleri, 1990), par le projet parental dont ils sont porteurs, à travers le choix du prénom notamment, mais aussi par la place qu'ils réservent à l'enfant dans la fratrie et par les rôles qu'ils souhaitent lui attribuer. Le projet parental exprime lui-même les valeurs sociales attachées à l'appartenance de classe, aux statuts socioprofessionnels et aux croyances idéologiques du milieu familial.

Ainsi, l'individu est aux prises avec différents modèles d'identification par lesquels lui sont renvoyées des images identitaires toujours plurielles, souvent contradictoires, mais par rapport auxquelles il a à se situer : « Dès le début de la vie, le regard de l'Autre renvoie à chacun une image, une personnalité, des modèles culturels et des rôles sociaux que le sujet peut rejeter ou accepter, mais par rapport auxquels il ne peut éviter de se déterminer » (Camilleri *et al.*, 1990, p. 22).

Ces processus ne relèvent pas que des seules interactions entre Soi et l'Autre². Les identités individuelles puisent leurs fondements dans les *idéaux* et dans les *identités collectives fortes* (Enriquez, 1991, pp. 75-89) portées par l'histoire de la société dans son ensemble, les courants de pensée et la transmission généalogique des origines.

Dans ces processus de construction identitaire, la démarche des histoires de vie en formation intervient pour tenter de repérer certains de ces héritages qui pèsent sur la destinée personnelle et par rapport auxquels on ne peut éviter de se déterminer. Nous chercherons à montrer en quoi il nous semble qu'elle peut ainsi contribuer à une dynamique de recherche et d'évolution personnelle permettant de mieux se situer en tant qu'individu social et sujet, au croisement de référents identitaires multiples.

De plus, dans un environnement économique et social instable, les repères identificatoires sont multiples et peu consistants, mouvants, sinon défailants au niveau collectif. Ils requièrent de la part des individus des ajustements permanents et mobilisent une énergie importante pour tenter de maintenir une certaine cohérence. « Le sujet moderne est donc amené à déployer une énergie farouche, soutient très justement Michel Bonetti, pour faire tenir ensemble les éléments qui le composent, sans quoi il se dilue ou se délite, l'obligeant à opérer un ajustement sans cesse recommencé entre lui et l'environnement changeant dans lequel il évolue. Ce travail se réalise dans une dialectique permanente de l'unité et de la diversité » (Bonetti, 1994).

2. Comme le propose le courant interactionniste qui définit l'interaction essentiellement dans l'ici-et-maintenant, sans faire appel à la dimension historique. Les auteurs de la citation se réfèrent, eux, à « des réseaux d'interaction, familiaux et sociaux, qui situent un individu dans le monde, à chaque moment de sa vie ».

Les dynamiques identitaires sont traversées par ces exigences contradictoires, voire des conflits entre les composantes sociales, psychologiques et sexuées de l'identité de chacun. L'analyse des trajectoires individuelles peut également permettre de repérer certains de ces processus et de mettre en évidence quels sont les compromis à réaliser pour tenter de préserver une certaine unité personnelle et éprouver le sentiment d'exister. Le travail de l'identité n'est-il pas, pour reprendre les termes de Carmel Camilleri, « une dynamique d'aménagement permanent des différences, y compris les oppositions, en une formation perçue comme non contradictoire » (Camilleri, 1990) ?

Déconstruction de l'histoire, déterminations sociales et remaniements identitaires

Le récit d'Édouard met en évidence différents processus caractéristiques de la démarche des histoires de vie et peut illustrer en quoi le travail sur la trajectoire sociale et professionnelle représente un instrument privilégié de distanciation par rapport à son itinéraire passé ; en quoi il modifie la représentation des choix professionnels, existentiels ou sentimentaux qui l'ont marqué ; en quoi il est producteur de sens.

Pour Édouard, qui avait déjà l'expérience d'un parcours de développement personnel et de travail sur soi, l'intérêt majeur de la démarche a été de lui révéler l'écrasante pesanteur du social dans son histoire. Ce qu'il identifie comme « une injonction de classe » reçue, exprime très directement le retentissement qu'a pu avoir la découverte de l'importance des déterminations sociales dans son parcours.

Le travail qui est proposé à partir des places sociales et professionnelles occupées, en lien avec les positions et les statuts dans la famille conduit à montrer en quoi chacun est héritier d'une classe sociale, d'une culture, et dans quelle mesure il a pu ou non passer à une autre catégorie sociale. Dans le cas d'Édouard, il est frappant de constater qu'à partir du moment où il évoque le déclassement social de sa grand-mère qui passe du château à la ferme du château, il attribue à sa famille « un statut social non défini ». N'ayant plus de titre, tout se passe comme si cette famille n'était plus grand-chose. Le parcours professionnel d'Édouard, assez mouvementé et très hésitant quant au chemin à prendre, semble reproduire cette difficulté à se situer, dans un contexte où la perte du statut social ne permet plus d'être identifié et reconnu, la reconnaissance sociale faisant d'autant plus défaut que le statut antérieur était élevé et valorisé.

L'identité exprime le social à travers les mécanismes de légitimation, de reconnaissance ou de rejet, de valorisation ou de dévalorisation, en référence à un système de normes. Elle apparaît ici comme une identité par défaut. Et l'itinéraire professionnel d'Édouard semble avoir été, à bien des égards, une quête pour retrouver les titres perdus. Le désir de devenir médecin s'inscrivait dans ce

projet, mais aussi celui d'être consultant et d'obtenir un diplôme universitaire reconnu. On peut faire l'hypothèse que la difficulté à se positionner sur le plan professionnel n'a pas seulement à voir avec un habitus de classe selon lequel travailler équivaut à perdre son rang ; elle renvoie également à une autre forme de la contradiction dans laquelle Édouard s'est trouvé pris, celle éprouvée par lui de l'intérieur, entre identité héritée et identité sociale attribuée.

Les phénomènes d'ascension ou de régression sociale que la trajectoire met en évidence sont également étudiés à partir des contradictions qu'ils engendrent et des traces psychologiques dont ils laissent l'empreinte. Dans le cas d'Édouard, la contradiction sociale entre la classe sociale d'origine et sa position actuelle se trouve redoublée par la différence de statut social qui oppose sa mère à son père. C'est sa mère qui vient de l'aristocratie, qui possédait encore la ferme de la grand-mère et quelques biens. Elle choisit de faire un mariage qui lui garantit une certaine sécurité. « Elle épouse mon père qui est à l'EDF, raconte Édouard. Mon père était tout ce que je ne voulais pas être, en particulier fonctionnaire. » Le rejet du père, qu'Édouard manifeste vivement, est essentiellement exprimé à partir des traits sociaux qui le distinguent fondamentalement de l'appartenance sociale de sa mère. Il est fonctionnaire, l'argent ne vient pas de lui. « J'ai toujours tout reçu des femmes, y compris l'argent. » De surcroît, il est directement associé à la faillite sociale de la famille : « Il travaille à l'EDF et la ferme a été engloutie par les eaux du barrage ». Cette remarque est à peine prononcée sur le ton de la boutade. De fait, la ferme a été expropriée lors de la construction d'un barrage. « Mon père ne m'a rien donné. Il n'a pas voulu que je fasse médecine. » Ce qui, dans son histoire, peut être entendu comme : « Il n'a pas voulu que j'accède à un statut plus élevé que le sien. Il n'a pas voulu que je puisse ainsi redorer le blason de la famille..., de la famille maternelle dont il ne partageait pas les origines ». L'enjeu psychique rejoint ici, à travers le roman familial, l'enjeu social.

Les conflits de classe semblent réactivés au sein du couple parental. Les projets différents dont ils sont porteurs à l'égard de leur fils viennent renforcer la contradiction existante. Le père ne veut pas qu'il fasse médecine, sans qu'on sache très bien quel avenir il souhaitait pour Édouard. Du côté de la mère, le projet est clairement énoncé à travers les trois figures qui sont pour elle les plus prestigieuses : celles du curé, de l'instituteur et du maire. Un projet qu'Édouard estime avoir en partie réalisé : il a été tout d'abord enfant de chœur ; plus tard, il est entré à l'école normale, mais contre son gré, ajoute-t-il. Pour ce qui est de la troisième fonction, c'est à son père qu'elle a échoué. Sous l'incitation de sa femme, il est devenu conseiller municipal. A l'école normale, la rencontre avec des professeurs partageant les convictions communistes oriente Édouard dans une voie différente. Un de ses professeurs, une femme, semble avoir eu une influence particulière : « Elle m'a converti à l'athéisme », déclare-t-il.

Les dimensions plus psychologiques et inconscientes des conflits psychiques que le contexte familial et social a pu générer renvoient à la problématique de *la névrose de classe*, en lien avec les phénomènes de déplacement social (Gaulejac, 1987). Elles ne font pas l'objet d'une exploration dans le cadre d'un séminaire

de ce type, organisé autour d'enjeux essentiellement professionnels. L'intérêt de la démarche est par ailleurs d'en montrer la genèse sociale, comme une des composantes agissantes.

Dans l'expérience qu'a pu faire Édouard au cours de cette formation, si la mise à jour des déterminations sociales a eu une telle résonance, c'est qu'elle produit un effet de déculpabilisation. Les *loyautés invisibles*³ à des habitus de classe que la description de la trajectoire met en lumière, comme dans le cas d'Édouard, ce qui relève de son rapport au travail, permettent de se dire : ce n'est pas moi qui suis personnellement et uniquement responsable de mes échecs, mais ils ont à voir avec le social et l'historique qui me dépassent.

Pour d'autres personnes, l'irruption du social dans la représentation de leur itinéraire individuel s'accompagne d'un certain désenchantement. Elles peuvent se dire : alors, il ne s'agit plus vraiment de *mon* histoire, dans ce qu'elle a de singulier. Le sentiment identitaire en prend un coup !

Citons l'exemple d'une autre participante du même groupe. Une femme à l'allure vive et au regard malicieux qui pourrait très bien être identifiée à la génération de Mai 68 dont elle a connu l'effervescence. Elle se marie à cette époque, dans un contexte de valeurs qui transforment les relations de couple, et elle raconte comment elle en arrive au divorce, dans les années quatre-vingt, après tout ce qui a représenté pour elle un long cheminement et une victoire personnelle durement acquise. Ayant constaté qu'elle avait ainsi partagé le sort de bon nombre des femmes de sa génération, autrement dit que son cas était loin d'être isolé et relevait d'un comportement collectif, elle exprime sa surprise : « Ce n'était plus *mon* divorce, mais un divorce de société ! »

Cet exemple montre bien une autre façon de ressentir le poids du social dans son histoire personnelle. Mais cette autre manière de se situer ouvre cependant aussi sur une dimension nouvelle, une écoute plus sociologique, porteuse de sens et qui provoque les mêmes effets de décentration du sujet. « Le sens ici, c'est la possibilité pour les individus de comprendre la chaîne qui relie l'histoire de leur groupe d'appartenance, l'histoire de leur famille et leur histoire personnelle. C'est en comprenant en quoi ils sont le produit de cette histoire qu'ils pourront développer leur fonction d'historicité, c'est-à-dire leur capacité d'analyser et de maîtriser les éléments qui les constituent comme sujets historiques »⁴.

Les remaniements identitaires interviennent dans le processus de déconstruction de la trajectoire de vie qui s'opère, entre l'héritier d'une famille, à travers le projet parental, l'être de classe, ses valeurs, ses habitus et l'être personnel. Une plus grande compréhension des jeux d'identification qui nous ont marqués et des contradictions sociales qui nous ont traversés et nous habitent encore, conduit le plus souvent à la capacité de se réapproprier son histoire et d'en devenir un peu plus le sujet.

3. Concept introduit par Boszormenyi-Nagy, cité par Anne Ancelin-Schützenberger (1993).

4. Vincent de Gauljac, « Approche clinique et histoire de vie », dans : Enriquez, et al., 1993.

Le travail du sujet dans le bricolage identitaire

Si le travail sur l'histoire de vie est susceptible d'introduire de l'écart par rapport aux origines sociales et familiales par la mise à jour des héritages multiples dont nous sommes dépositaires, il porte également sur le rapport que chacun entretient à sa propre histoire et aux déterminations qui l'ont façonnée. En quoi, dans le cheminement personnel et les projets actuels qui l'animent, chacun a-t-il pu se situer dans la reproduction, dans la rupture ou dans la médiation par rapport aux projets parentaux et aux habitus du milieu social et culturel ? L'exploration de sa trajectoire peut ainsi être conduite, non seulement à travers ses avancées, ses ruptures, ses influences caractéristiques, mais aussi à travers ce que chacun a pu reprendre de ces influences et des projets contradictoires auxquels il a été la plupart du temps soumis.

Dans le cas d'Édouard, la question se pose par exemple de repérer, dans sa vie professionnelle, quels détours il a dû emprunter pour parvenir finalement à réaliser en partie le projet de sa mère qui le destinait à devenir curé, instituteur ou maire. Comment s'en est-il progressivement éloigné ? La manière dont il raconte cet épisode de sa vie, avec une note d'humour et sans expression de ressentiment, en est l'indicateur. En revanche, il évoque avec moins de détachement l'opposition du père à ce qu'il entreprenne des études de médecine. Ce qu'il présente comme ayant été le seul choix délibéré dans son itinéraire de formation, a été barré. De surcroît, après avoir dessiné le tracé de sa ligne de vie, il a constaté, comme un élément significatif, le fait d'avoir même oublié de l'indiquer. Cet interdit paternel semble conserver encore l'empreinte d'une blessure.

En reprenant la célèbre expression de Sartre (1960) selon laquelle « l'homme se caractérise avant tout... par ce qu'il parvient à faire de ce qu'on a fait de lui », la démarche des histoires de vie aurait pour objet cette part de travail du sujet pour tenter de se déprendre de ses conditionnements, de ses enfermements, de ses aliénations ou de ses destins cachés..., une entreprise toujours inachevée et incertaine.

La question du sujet, sa capacité de choix et de décision, sont au cœur de l'approche biographique. Elles renvoient directement aux dynamiques identitaires perçues comme processus dialectiques entre identités héritées et sentiment d'être, entre identité sociale attribuée et identité subjective, entre besoin d'appartenance et désir de singularité.

Dans cette perspective, on pourrait considérer que la démarche de formation développée à partir des récits de vie cherche tout particulièrement à faire émerger la part du sujet dans ce bricolage identitaire. La notion de *bricolage identitaire* nous semble plus expressive pour rendre compte de la manière dont chacun tente de se débrouiller des contraintes, des obstacles ou des inhibitions qui l'entravent, pour chercher à se construire une certaine unité personnelle. Elle nous semble en tout cas moins suspecte que la notion couramment employée de *stratégie identitaire* qui renvoie à la théorie des jeux et des combats militaires, c'est-à-dire à une certaine conception des rapports sociaux et du fonctionnement humain, fortement articulée à l'idée de maîtrise et de contrôle.

Le processus de déconstruction de l'histoire de vie confronte le sujet à un ensemble de déterminations. Il suscite un moment d'émergence de la subjectivité qui prend appui sur elles pour en faire quelque chose. Cet effet de subjectivité, que Michel Legrand aborde à travers ces propos (je les lui prête de mémoire) et qu'il a analysé comme étant à la fois *un effet de réflexivité (élucidation)* et *un effet de volonté* capable d'entraîner vers l'action, est une modalité caractéristique de l'intervention biographique à orientation socio-analytique (Legrand, 1993, pp. 257-263). Dans une publication plus récente, il apporte une contribution complémentaire, très précieuse, pour rendre compte de ce qu'il désigne comme *l'énigme de la subjectivité*.

Reprenant la formule de Sartre que nous venons de citer, il poursuit : « Quand on lit minutieusement *L'idiot de la famille*, l'ouvrage à travers lequel Sartre a prétendu mettre en œuvre concrètement ses propositions théoriques et programmatiques, on s'aperçoit que le sujet s'avance sous deux visages : avant même que ne puisse (peut-être) se déployer, à la faveur de la personnalisation de l'adolescence, une subjectivité au sens fort, *libératrice et émancipatoire*, même si jamais elle ne pourra liquider ou éliminer les conditionnements (notre constitution, ce qu'on a fait de nous, ne peut être éradiquée, elle nous accompagne jusqu'à notre mort ; simplement pouvons-nous en faire quelque chose), il existe dès l'origine une subjectivité, une protosubjectivité, qu'il faut bien appeler une subjectivité *aliénée ou reproductrice* » (Legrand, 1995). Un peu plus loin, il s'interroge : « Quel est l'intérêt de cette distinction ? Dans les histoires de vie qui nous sont racontées, la part du sujet affleure çà et là, mais ne s'agit-il pas plus d'une subjectivité aliénée que d'une subjectivité émancipatoire ? » Il semble bien prendre partie, lorsqu'il conclut en se demandant : « Existe-t-il jamais autre chose qu'une subjectivité aliénée ? »

Cette interrogation met en jeu la question du sujet et le travail de l'identité, situé dans cet espace incertain entre subjectivité aliénée et subjectivité émancipatoire. Le sujet dispose-t-il réellement d'un espace de jeu identitaire à partir duquel il va pouvoir se construire une identité personnelle, un sentiment d'être ?

Si l'on retient la trajectoire individuelle comme le support de toute l'expérience biographique qui engage le développement du sujet, alors le travail d'analyse qui s'y déploie ouvre sur une autre dimension du sujet et de l'identité, autour de la capacité d'entreprendre et de se situer dans des projets volontaires. C'est en acceptant les déterminations qui l'ont fait ce qu'il est, que le sujet peut advenir comme « celui qui tente de sortir autant de la clôture sociale que de la clôture psychique, ainsi que de la réassurance narcissique, pour s'ouvrir au monde et pour tenter de le transformer » (Enriquez, 1991).

*
* *

Si le travail biographique porte bien sur des processus de construction identitaire, perçus comme des remaniements successifs, à la recherche d'un équilibre fragile entre des référents identitaires multiples, entre des désirs ambi-

valents et des projets contradictoires qui se sont progressivement construits dans l'histoire personnelle, alors l'intérêt qu'il représente reviendrait, pourrait-on dire, à identifier sur quelle trame familiale, sociale, sexuée et historique, chacun « tricote » sa propre existence et peut ainsi faire œuvre de création personnelle.

Un autre intérêt de cette approche des récits de vie comme outil de formation réside dans le fait, pour reprendre la belle formule de Michel Legrand, « qu'elle est le seul dispositif professionnel qui ouvre un espace de parole combien prenant et libérateur autour de ce qui est pour chacun une part de l'essentiel : les drames de son histoire sociale » (Legrand, 1993).

Bibliographie

ANCELIN-SCHÜTZENBERGER, A. 1993. *Aïe, mes aïeux!* Paris, Epi, La Méridienne.

BERGIER, B. 1996. *Les affranchis*. Paris, Desclée de Brouwer.

BONETTI, M. 1994. *Habiter, le bricolage imaginaire de l'espace*. Epi, Hommes et perspectives, Paris.

BOURDIEU, P. 1986. « L'illusion biographique ». *Actes* n° 62/63.

CAMILLERI, C. 1990. « Identité et gestion de la disparité culturelle ». *Dans* : Camilleri et al, 1990.

CAMILLERI, C. ; KASTERSZTEIN, J. ; MARC LIPIANSKY, E. ; MALEWSKAPEYRE, H. ;

TABOADA-LEONETTI, I. ; VASQUEZ, A. 1990. *Stratégies identitaires*. Paris, PUF.

CARRETEIRO, T.C. 1993. *Exclusion sociale et construction de l'identité*. Paris, l'Harmattan.

ENRIQUEZ, E. 1984. « Individu, création et histoire ». *Connexion*. N° 44, pp. 141-159.

ENRIQUEZ, E. 1991. « Le rôle du sujet humain dans la dynamique sociale ». *Revue européenne des sciences sociales*. Tome XXIX, n° 89, pp. 75-89.

ENRIQUEZ, E. ; HOULE, G. ; RHÉAUME, J. ; SÉVIGNY, R. (dir. publ.).

1993. *L'analyse clinique dans les sciences humaines*. Montréal, Ed. Saint Martin.

GAULEJAC, V. de. 1987. *La névrose de classe*. Paris, Ed. Hommes et groupes.

GAULEJAC, V. de. 1992. « Sociologie et psychanalyse de récits de vie : contradictions et complémentarités ». *Dans* : C. Léomant (dir. publ.). *L'histoire de vie au risque de la recherche, de la formation et de la thérapie*. Vaucresson, CRIV (Études et séminaires n° 8).

GAULEJAC, V. de ; ROY, S. (dir. publ.). 1993. *Sociologies cliniques*. Paris, Epi, Hommes et perspectives.

GAULEJAC, V. de. 1995. « La honte, le sujet et l'identité ». *Revue internationale de psychosociologie*. Vol. II, n° 2, pp. 111-124.

GAULEJAC, V. de ; TABOADA-LÉONETTI, I. 1994. *La lutte des places : insertion et désinsertion*. Paris, Epi, Hommes et perspectives.

GAULEJAC, V. de. 1996. *Les sources de la honte*. Paris, Desclée de Brouwer.

KADDOURI, M. 1994. Les déterminants des attitudes vis-à-vis de la formation : l'entrée par les projets et les stratégies. Thèse de doctorat, Sciences de l'éducation, université de Paris X Nanterre.

LAING, R.D. 1971. *Soi et les autres*. Paris, NRF-Gallimard.

- LEGRAND, M. 1993. *L'approche biographique*. Paris, Epi, Hommes et perspectives.
- LEGRAND, M. 1995. « L'événement et les catégories biographiques, propositions pour une science de la biographie ». *Dans* : Lejeune, P. ; Leroy, C. (dir. publ.) *Le tournant d'une vie. Cahiers RITM*. N° 10, Paris, Éd. Université Paris X, pp. 209-230.
- LÉVI-STRAUSS, C. (dir. publ.). 1977. *L'identité*. Paris, Figures-Grasset.
- LIPANSKY, E.M. 1995. « L'identité à l'articulation du psychologique et du social ». *Revue internationale de psychologie. Détours identitaires*. Vol. II, n° 2.
- PAGÈS, M. 1993. *Psychothérapie et complexité*. Paris, Epi, Hommes et perspectives.
- SARTRE, J.P. 1960. « Questions de méthode ». *Dans* : *Critique de la raison dialectique*. Paris, Gallimard, Idées, n° 140.
- TOURAINÉ, A. 1980. « Les deux faces de l'identité ». *Dans* : Tap. P. (dir. publ.) *Identités collectives et changements sociaux*. Toulouse, Privat.